

Zeitschrift:	Inform'elles : bulletin d'information du Bureau de la condition féminine de la République et Canton du Jura
Herausgeber:	Bureau de la condition féminine de la République et Canton du Jura
Band:	- (1987)
Heft:	20: A propos de théologie féministe...
 Artikel:	A propos de théologie féministe...
Autor:	Bouillaud, Simone / Gerber, Théo / Giauque, Jean-Jacques
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-350273

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A propos de théologie féministe...

Le thème que nous abordons aujourd'hui, nous est très précieux. La découverte de la théologie féministe fut, pour nous, très intéressante et enrichissante... elle permit à certaines de réconcilier leur féminisme avec leur christianisme.

Depuis plusieurs années, nous voulions aborder ce sujet, et c'est grâce au groupe de "Lecture" que ce projet put enfin se réaliser. Ce groupe, créé pour lire, commenter, analyser et mettre en valeur les ouvrages de la bibliothèque du BCF, travaille par thèmes. En étudiant celui de la théologie féministe, l'idée germa de préparer pour Inform'elles un dossier consacré à la place des femmes dans l'Eglise.

Il était impensable de présenter simplement les livres à disposition au BCF; nous voulions un dossier vivant (car cette théologie est bien vivante !) qui reflète la réalité jurassienne et donc, composé de divers témoignages et prises de positions.

C'est ainsi qu'après une présentation de la théologie féministe et de son avènement, nous donnerons la parole à six personnes que nous avons choisies en fonction de leur sexe, de leur confession et de leur fonction dans l'Eglise. Vous lirez donc Simone Bouillaud, membre de l'Eglise catholique; Théo Gerber, membre de l'Eglise mennonite; Sr Gertrude Schaller, Abbesse de la Maigrauge à Fribourg; Jean-Jacques Giauque, membre de l'Eglise protestante; Abbé Pierre Salvadé, Curé de Saint-Ursanne; Vreni Biber, théologienne protestante.

Nous leur avons demandé d'exprimer librement leur opinion sur la théologie féministe et la place des femmes dans l'Eglise. Aucune question précise ne leur a été posée, de manière à ne pas guider, ou brimer, l'expression des intervenant-e-s. Simplement, une rencontre riche d'échanges et d'expériences nous permit de faire le point.

Quant à Sr Gertrude Schaller, nous nous sommes entretenues avec elle dans son Abbaye de la Maigrauge.

La théologie féministe

Pour la présenter, nous citons l'article de Marie-Jeanne Bérère, paru dans l'ouvrage "Au pays de la théologie" de Marcel Neusch et Bruno Chenu, paru aux éditions du Centurion (1987).

'Parler en "féministe"

"La théologie féministe comme telle a pris naissance dans le continent nord-américain où elle se présente maintenant comme une section importante de la théologie. Ses représentantes, aux USA et au Canada, publient depuis une quinzaine d'années des travaux qui font référence en Europe et dans le monde. A l'origine de la théologie féministe, on trouve les mouvements féministes sociaux, qui ne datent pas de ce siècle, mais qui se sont étendus et organisés après la Seconde Guerre mondiale, et dans lesquels les femmes ont pris une conscience plus lucide et plus combative des discriminations et injustices dont elles étaient l'objet dans toutes les cultures et toutes les sociétés. Aux Etats-Unis, les femmes chrétiennes ont été parmi les plus engagées et les plus actives dans les instances militantes de ce mouvement de libération et de promotion de la femme.

"Elles ont découvert que les doctrines religieuses, comme les structures ecclésiales, participaient des mêmes schémas dévalorisants à l'égard des femmes et souvent même, confortaient par leur caractère absolu les images contraignantes qui assignaient aux femmes leur rôle inférieur. Un certain nombre d'entre elles ont été alors amenées, en s'inspirant des analyses et des réflexions qui, dans le même temps, ont soutenu les théologies de la libération, à se lancer dans la recherche d'une expression théologique correspondant au refus de l'oppression et au désir de libération des femmes.

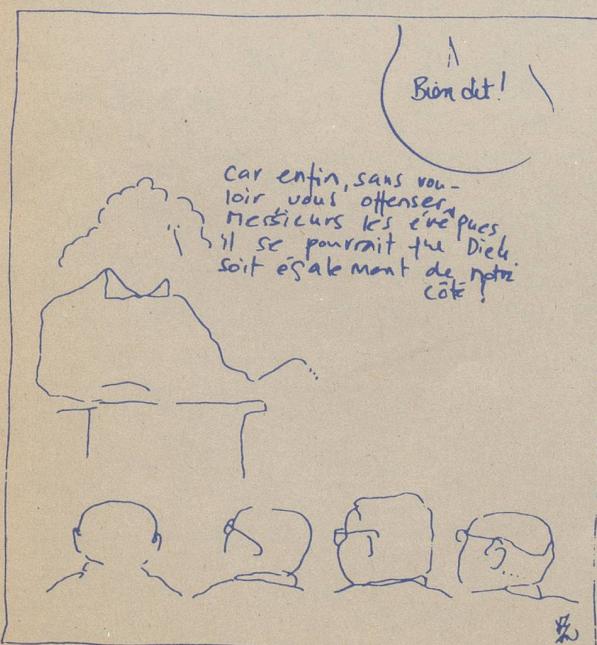
"Les courants de cette théologie sont divers, mais animés d'abord d'une même conviction : les Eglises chrétiennes, dans leur doctrine et leur pratique, se sont appuyées sur une anthropologie dans laquelle l'être masculin est à lui seul l'être humain véritable et domine alors nécessairement l'être féminin infériorisé. Cette

mentalité partielle et réductrice a perverti le sens profond de la création, occulté pour une part ce que l'Evangile a de libérateur et construit un univers religieux dans lequel les femmes n'ont pas la liberté de saisir ni d'exprimer la vérité de leur propre existence chrétienne. La théologie féministe s'applique donc à montrer comment le langage et les symboles bibliques ont reçu des significations masculinisantes, et à construire un autre discours en réinterprétant les sources bibliques pour leur permettre de prendre sens dans l'horizon de l'existence féminine.

"Ce faisant, la théologie féministe veut être animatrice d'un processus de conscientisation des femmes à l'égard de leur propre aliénation en même temps que provocatrice de la conversion des Eglises à la dimension libératrice - pour les femmes aussi - de l'Evangile du Christ. Parler en théologienne féministe, c'est d'abord se situer dans l'optique d'un combat contre les forces oppressives d'un système patriarchal d'organisation sociale et ecclésiale où les hommes mâles ont tout pouvoir, soutenu par une attitude d'esprit "androcentrique" qui prend l'homme masculin pour norme de pensée.

'Penser Dieu en féministes

"La théologie féministe s'interroge sur l'image de Dieu véhiculée dans la doctrine traditionnelle. Elle conteste les traits masculins que lui dessinent comme naturellement les notions de création et de paternité. Certaines théologiennes tentent un rapprochement de la tradition



Christians pour une Eglise Populaire, Québec / FHE 19/84

biblique avec les autres traditions religieuses de l'humanité évoquant Dieu comme "matrice maternelle de l'existence" et décelant alors en Dieu le caractère féminin de la maternité. Pourquoi, dit Rosemary Ruether, ne pourrions-nous pas nous adresser à Dieu en le nommant "notre Père et notre Mère", ou tantôt "Père" et tantôt "Mère" ? D'autres proposent aussi d'écrire "Dieue", au féminin.

"Toutes les théologiennes féministes, recherchant la possibilité de dire le féminin en Dieu, insistent sur la place de l'Esprit dans la Trinité et dans la relation de Dieu avec l'humanité. L'Esprit n'étant pas représenté par une figure masculine se démarque ainsi du Père et du Fils et leur paraît plus facilement apte à proposer une image de Dieu non patriarcale. Se fondant alors sur le fait que les mots : ruah (esprit), shékinah (présence), sophia (sagesse), qui nomment des attributs de Dieu, sont des termes féminins, la théologie féministe propose, non un Dieu féminin - même si certains groupes vont jusqu'à parler de "théologie" - mais au moins l'affirmation d'un principe féminin en Dieu. Ainsi la figure de Dieu pourrait-elle correspondre plus adéquatement à la situation "d'image de Dieu" qui est celle de la femme autant que de l'homme.

"La théologie féministe récuse encore avec vigueur l'importance donnée, dans la christologie, à la masculinité du Christ présentée comme un élément fondamental de sa mission et qui conditionne ensuite la mission de l'Eglise. Les théologiennes féministes insistent sur la condition humaine - et non seulement masculine - du Christ, nouvel Adam, récapitulant en lui toute l'humanité renouvelée, hommes et femmes bénéficiaires du même salut.

'Théologie féministe plurielle

"Malgré ces orientations très générales communes, la théologie féministe n'est pas toujours unanime, ni dans ses analyses, ni dans ses propositions. Prenons leur manière d'aborder ce que chaque tendance affirme nécessaire, à savoir, la réinterprétation des sources bibliques.

"Letty Russell, qui écrit en 1974 son ouvrage sur la libération humaine dans une perspective féministe, fait remarquer que la Tradition, reconnue comme expression véritable de l'action salvifique de Dieu, a été coulée dans des

représentations patriarcales qui ont établi des traditions historiques, ce de fait contestables. Elle engage la théologie féministe à rechercher dans la Bible un "passé utile" pour les femmes, passé jusqu'alors négligé ou occulté, qui leur permette de se comprendre et de bâtrir leur avenir ecclésial. Il faut pour cela retrouver, dans une nouvelle interprétation, la vérité originelle libératrice que détient la Tradition.

"Dans le même champ de travail, Rosemary Ruether se montre plus agressivement critique. Elle estime que toute culture héritée d'une société dirigée par les hommes mâles est sexiste, c'est-à-dire discriminatoire pour le sexe féminin. La Bible et les Eglises fondées sur son interprétation sont donc structurellement sexistes. Cependant, les femmes peuvent découvrir, à l'intérieur même de la culture biblique, le principe critique que constitue l'annonce du salut de Dieu en Jésus Christ. Elles doivent alors s'en saisir pour instaurer et conforter leur recherche féministe d'égalité des sexes.

"La pensée d'Elisabeth Schüssler-Fiorenza paraît plus intransigeante encore. Elle affirme que la Bible toute entière, dans son fond comme dans sa forme, traduit une appréhension de Dieu et de son action dans une mentalité patriarcale oppressive à l'encontre des femmes et qu'une interprétation féministe ne peut se satisfaire de critiquer les formes historiques des traditions en ménageant la Tradition première, elle aussi de type androcentrique. E. Schüssler-Fiorenza envisage alors une ré-interprétation totale, par des critères et une herméneutique féministes, des traditions que nous livrent les Eglises afin de reconstruire une histoire féministe de la chrétienté. Je suggérerais donc, écrit-elle, que le critère à adopter pour l'évaluation des traditions bibliques androcentriques et des interprétations qui les prolongent ne peut provenir de la Bible elle-même et ne peut être formulé que dans et par la lutte des femmes pour leur libération de toute forme d'oppression patriarcale" (En mémoire d'elle, p. 73).

"Cette ligne radicale de la théologie féministe s'emploie donc à traiter toute question théologique du point de vue féministe. Elle présente comme moyen nécessaire la formation d'une "ecclesia des femmes" s'érigent à côté de l'Eglise masculine, avec la conviction qu'une réflexion aussi fondamentalement féministe peut seule conduire la théologie à son expression entière et l'Eglise à son ouverture aux réalités féminines."

Après avoir situé ainsi ce qu'on entend par théologie féministe, nous vous proposons la réflexion de six personnes qui, de près ou de loin, ont eu connaissance de cette nouvelle vision de la théologie.

Femme "Roue de secours" ? NON !

Il est temps de remettre l'église au milieu du village, et la femme au milieu de l'Eglise ! Cette femme, objet dans la vie civile publicitaire, "roue de secours" dans l'Eglise actuelle et confinée dans un rôle subsidiaire au sein de nos communautés paroissiales.

Que je vous dise tout de suite mon indignation face à la femme chrétienne qui n'assume, dans notre Eglise, que des tâches auxiliaires et subalternes où le silence, l'obéissance et la subordination sont plus appréciés que l'initiative, l'indépendance ou la prise de



« Si vous êtes vraiment ordonné au service de l'Eglise, pourquoi moi j'écope de tout le travail sale ici ? » (FHE 11/82)

position. Trop de femmes se complaisent encore dans l'auto-gratification parce qu'elles "dépangent" leur prêtre occupé à des tâches, ô combien plus importantes, ô combien plus nobles !

Mais ne me dites pas que je jette la pierre aux dames catéchistes, aux ministresses de la Communion ou aux visiteuses de malades. Il y a derrière ces engagements louables un potentiel de valeurs indéniables que je ne possède pas. Ou plutôt que je ne possède plus ! Mais devoir se contenter de cela uniquement et accepter de n'être que des "bouées de sauvetage" pour curés débordés ne suffit pas à beaucoup de femmes. A celles qui ont enregistré le message libérateur de

Christianisme et féminisme, deux causes bien faites pour conclure, à la lumière de l'Evangile, un mariage d'amour et de raison ! (sb).

Celui qui a donné aux deux sexes la responsabilité de la terre, créant la femme et l'homme à SON image.

Credo de femmes !

Je crois en Jésus qui a discuté "théologie" avec une femme devant un puits.

Je crois en la femme appelée par le Christ à des tâches multiples, y compris celles de baptiser, de pardonner, de consacrer ou de commenter la Parole de Dieu.

Je crois en la femme qui dérange son curé en exprimant son oppression d'un dieu-punisseur présenté comme tel.

Je crois en Jésus qui ne refuse pas la Communion à la femme divorcée ou concubine.

Je crois en Jésus qui aime autant le non-pratiquant que le pilier d'église.

Et c'est par ces actes de foi quotidiens que les femmes, à travers un mouvement de théologie féministe bien pensé, revendiquent avant tout un projet de justice. Elles ne cherchent pas à prendre la place de l'homme pour l'éliminer de ses fonctions capitales, mais elles agissent sous l'impulsion d'une conviction profonde : le message de Jésus de Nazareth porte en lui le ferment révolutionnaire et libérateur qui doit rétablir une conception "FEMME - HOMME" plus équitable dans l'Eglise. La femme susceptible de bâtir une Eglise vivante n'est plus la femme résignée, attendant qu'on lui dise ce qu'il faut faire et penser, comme dans le bon vieux temps.

En conclusion, nous constatons que les femmes, même si elles sont plus nombreuses que les hommes à fréquenter les églises, restent à l'écart des décisions importantes et des ministères ordonnés. La masculinité de l'institution ecclésiale fausse gravement la représentation de Dieu. Elle n'en présente qu'une face, celle du Dieu mâle, du Père Tout-Puissant. Et pourtant, dans la vie familiale, (constante référence pour illustrer la famille des enfants de Dieu), on revendique aujourd'hui la complémentarité "MÈRE - PÈRE". Lorsque celle-ci fait défaut, chacun s'accorde à dire que l'équilibre est rompu au sein de la famille. L'équilibre du monde, et celui de l'Eglise, ne peut être rétabli que par la

réconciliation des sexes et le réveil des chrétiens face à cette Eglise patriarcale qui est la nôtre. Celle dans laquelle je ne serai pas vraiment à l'aise tant que l'Institution empêchera la Samaritaine de proclamer son CREDO DE FEMME !

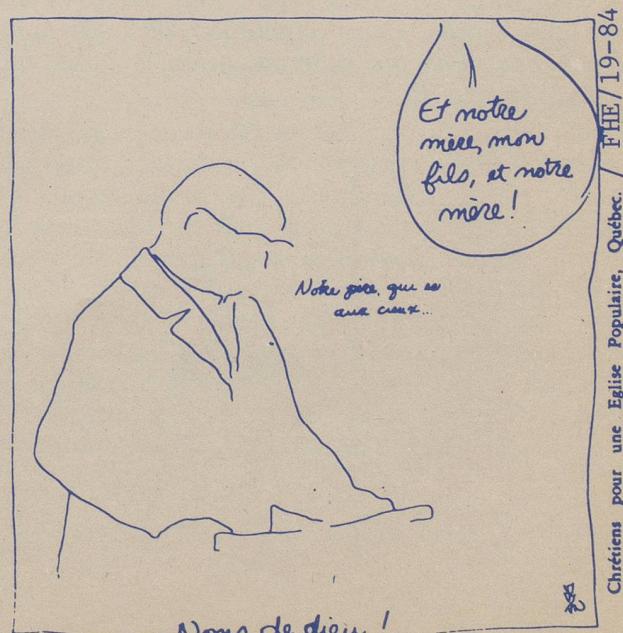
Simone Bouillaud,
membre de l'Eglise catholique.

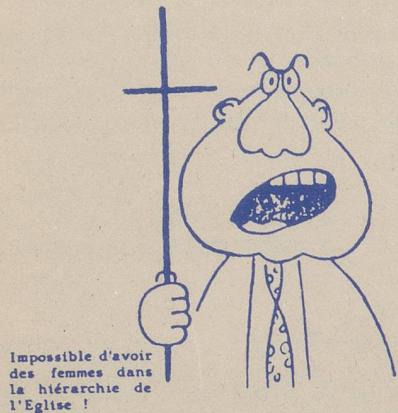
La femme n'est plus une esclave que les hommes se sont efforcés de mettre sur un trône pour qu'elle se taise ! (sb).

Ce dimanche-là...

La cérémonie religieuse de ce dimanche-là était un peu particulière. Il y en avait ainsi sept ou huit par an à se distinguer du culte habituel. La prédication, à cette occasion, cédait la place à une étude biblique. Après la lecture d'un psaume et le cantique entonné à quatre voix par l'assemblée, une courte prière terminait l'introduction.

Devant les bancs occupés par une quarantaine de fidèles - sur la centaine que comptait la communauté - on avait placé une petite table. A quoi bon monter en chaire, puisqu'on allait avant tout dialoguer ce matin-là ? La portée du message n'était certes pas affaire d'altitude ! Aussi, pour permettre à chacun de s'exprimer, on avait distribué un petit questionnaire qui allait servir de guide pour la réflexion commune.

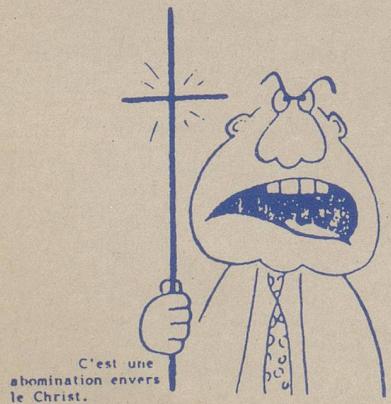




M... avait pris place derrière la petite table. Cela faisait plusieurs semaines qu'elle s'était préparée à la présentation de cette étude. Combien de fois n'avait-elle pas relu le texte, parcouru les commentaires, comparé les traductions pour pénétrer ce chapitre 12 de l'Epître aux Romains.

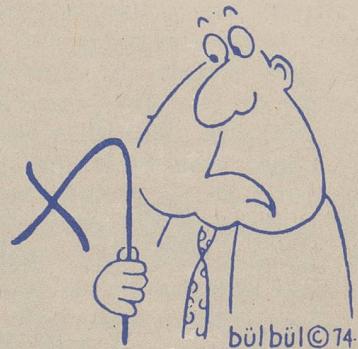
Elle avait d'abord replacé brièvement l'apôtre Paul et son écrit dans leur contexte pour permettre à chacun de mieux comprendre le but de l'Epître. Puis, à tour de rôle, jeunes ou moins jeunes lisaient dans leur bible un verset à haute voix. M... les invitait à s'exprimer sur leur façon de comprendre ces textes. Bien que timides, des réponses étaient suggérées, développées par l'une ou l'autre personne, complétées au besoin par le prédicateur ou par M... elle-même.

"Comme nous avons plusieurs membres en un seul corps et que ces membres n'ont pas tous la même fonction, ainsi, à plusieurs, nous sommes un seul corps en Christ, étant tous membres les uns des autres, chacun pour sa part. Et nous avons des dons qui diffèrent selon la grâce qui nous a été accordée."



M... n'avait pas relevé que Paul s'adressait dans ce chapitre à ses "frères" romains, ni fait remarquer que, somme toute, l'apôtre laissait peu de place aux femmes dans l'Eglise. Aucun fidèle n'avait songé à mettre le doigt sur cet aspect du texte. Il semblait aller de soi que chaque membre avait la possibilité, voire le devoir, de mettre ses dons au service de la communauté. Les volontaires ne se bousculaient en réalité pas au portillon et le thème de l'engagement personnel faisait souvent l'objet de la prédication. Apparemment, personne n'était donc gêné de voir M... animer cet échange et chacun semblait faire siennes cette recommandation de l'apôtre : *"Soyez bien d'accord entre vous, mais laissez-vous attirer par ce qui est humble. Ne vous prenez pas pour des sages."* Du moment qu'on ne faisait pas le recensement des humbles et des sages à la sortie, c'était peut-être aussi plus facile ! Oser projeter ses idées, analyser le texte pour pouvoir se l'approprier sous sa forme renouvelée procurait un enrichissement certain à l'ensemble de la communauté.

Déjà, l'assemblée entonnait le cantique final. Avant que l'Ancien ne prononce la bénédiction, M... invita toutes les intéressées à participer au groupe de dames.



Sur les derniers bancs, C... se souvenait qu'elle avait longuement hésité à quitter sa ferme isolée avant de répondre aux invitations répétées des animatrices. Mais elle avait trouvé là un lieu où se décharger de ses problèmes, un lieu où l'on était attentif(-ve?) aux difficultés qui pouvaient survenir dans la vie mouvementée de tous les jours. L'occasion de se retrouver avec d'autres femmes lui offrait une alternative enrichissante : pouvoir aborder d'autres questions que les seuls tracas du domaine, élargir son horizon, enrichir même modestement son vécu de femme. Elle ne manquerait pas cette occasion.

Théo Gerber,
membre de la Communauté mennonite.



2. Les femmes peuvent-elles être chefs de communauté ?

Les femmes peuvent très bien être chefs de communauté. Elles le sont d'ailleurs actuellement dans les Congrégations et les Communautés religieuses et aussi dans des Communautés de base du tiers monde.

Au Moyen Age, il y avait des femmes, des abbesses, à la tête de "monastères doubles", c'est-à-dire abritant à la fois une communauté d'hommes et une communauté de femmes. D'autres, principalement en Espagne, avaient certains pouvoirs juridiques, civils et ecclésiastiques, qui leur ont été enlevés après le Concile de Trente, et plus radicalement encore au début de ce siècle.

Il y aurait encore toute une réflexion à faire sur les structures de gouvernement de l'Eglise. Dans les organismes de conseil et d'administration, il y a bien quelques femmes, mais pas du tout encore dans les hautes instances de décision.

A l'Abbaye de la Maigrauge

(Rencontre avec Sr Gertrude Schaller, abbesse).

1. Les femmes ont-elles la place qu'elles méritent dans l'Eglise ?

Evidemment non, pas encore.

Les femmes sont pourtant très présentes à la base. De plus en plus de femmes s'engagent, par exemple, dans la catéchèse des enfants; de plus en plus, elles assument un service pastoral dans les paroisses ou les hôpitaux. Elles sont très présentes dans les services d'Eglise, mais encore beaucoup trop rares à occuper des postes à responsabilités, par exemple, des chaires dans les facultés de théologie, etc. Beaucoup de femmes regrettent que leur parole ne soit pas suffisamment écoutée et considérée.

La semaine passée, nous avons fait la connaissance d'une femme théologienne du Canada qui est doyenne à la faculté de théologie d'Ottawa. Elle doit être une des premières, sinon la première, à occuper un tel poste.

A la dernière Assemblée Générale du Conseil Oecuménique des Eglises (COE), à Vancouver, il y avait 30 % de femmes déléguées par leurs Eglises. Ce n'est pas encore la parité, mais c'est déjà un net progrès par rapport à la réunion précédente.

Et je ne sais si dans les structures actuelles de l'Eglise on peut lire suffisamment la Parole de Jésus : *"Ceux qu'on regarde comme chefs des nations les tiennent sous leur pouvoir et les grands sous leur domination. Il n'en est pas ainsi parmi vous. Au contraire, si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. Et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous. Car le fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude"* (Mc 10, 42-44).

C'est une manière féminine, maternelle de concevoir le pouvoir, un pouvoir au service de la vie concrète des personnes et des communautés pour les rassembler et les unir dans un climat d'amour humble et sincère qui favorise l'éclosion de la vie. L'expansion de ce climat produira un changement des structures, j'en suis sûre. Et pour y arriver, je vois comme moyen privilégié un dialogue franc et fraternel entre hommes et femmes dans l'Eglise, pour une collaboration à tous les niveaux, au niveau de la réflexion sur les questions doctrinales, morales, pastorales, etc., et au niveau de la décision, de la promulgation des documents, des lois, etc.

Ce qui empêche souvent ce dialogue, c'est la peur : peur de la sexualité, peur de perdre le contrôle sur une vie qui se développe, peur de la différence de langage ? Je ne sais pas... Il faut à tout prix promouvoir une collaboration confiante et fraternelle entre hommes et femmes.

3. A quelles missions Jésus destine-t-il les femmes, et quelles espérances fonde-t-il sur elles ?

Les femmes qui ont suivi Jésus durant ses pérégrinations, aussi bien que celles qui L'ont rencontré, L'ont reconnu en profondeur, avec une intuition prophétique. Un groupe de femmes L'a accompagné fidèlement jusqu'au coeur de la crise, jusqu'à la crucifixion. Elles ont continué à croire en Lui, alors qu'il n'était plus qu'un méprisé, alors que ses amis hommes, sauf Jean, L'avaient abandonné par peur, par lâcheté ou par déception. Jésus accepte et confirme leur proximité et leur intuition.

Une chose me frappe en lisant les Evangiles : Jésus fait souvent des reproches à des hommes, à ses apôtres, aux pharisiens, à cause de leur incompréhension, de leur dureté de coeur, de leurs disputes au sujet du rang, mais je n'en ai trouvé qu'un seul fait à une femme : celui adressé à Marthe pour son activisme.

Les femmes semblent avoir mieux compris la personne de Jésus, ses gestes, sa doctrine, sa vie, sa mort et sa résurrection.

A côté de Marie, sa mère, j'aimerais relever la rencontre et la relation d'amitié qui lia Jésus et Marie-Madeleine.

La première tradition de l'Eglise a appelé Marie-Madeleine "Apôtre des apôtres". Après l'avoir rencontrée face à face, Jésus l'a envoyée annoncer la Résurrection aux apôtres. C'est un véritable appel parallèle à celui des apôtres Pierre et André, Jacques et Jean, suivi d'un envoi en mission.

Il y eut aussi cet autre regard prophétique de Marie de Béthanie.



D'avance, elle a compris ce qui allait arriver à Jésus. Elle a passé par-dessus les calculs mesquins de son entourage et dans un geste venant du coeur profond, a répandu sur Lui un parfum de grand prix. Jésus justifie et souligne ce geste très solennellement : *"Ce qu'elle pouvait faire, elle l'a fait : d'avance, elle a parfumé mon corps pour l'ensevelissement. En vérité, je vous le déclare, partout où sera proclamé l'Evangile, dans le monde entier, on racontera aussi en mémoire d'elle, ce qu'elle a fait"* (Marc, 14, 8-9).

Il me semble que la compréhension de la mission que représentent ces deux femmes est réservée à l'Eglise de notre temps. Je crois qu'elle est encore à la veille de découvertes de nouveaux ministères, pas moins importants que le ministère du prêtre ou du diacre. C'est pourquoi les femmes théologiennes représentent une grande espérance pour l'Eglise. Je voudrais vous faire remarquer la différence entre les termes "théologienne féministe" et "femme théologienne". Je pense que les théologiennes féministes ont ouvert une voie aux femmes théologiennes qui désormais ont la liberté d'approcher l'Ecriture Sainte, la théologie et l'histoire de l'Eglise avec un regard neuf et une expérience propre.

4. Comment réagissez-vous aux "révélations" de la théologie féministe (personnages féminins de la Bible retrouvés, nouveau visage du service, du sacerdoce, etc.) ?

La théologie féministe brise certains schémas de pensée tellement ancrés dans les habitudes qu'on ne les a plus mis en doute. Elle fait une relecture de l'Ecriture Sainte et de l'histoire de l'Eglise à partir du regard et de l'expérience féminins. Elle met en valeur les femmes de la Bible et des Evangiles. L'agressivité avec laquelle elle réagit à l'exégèse masculine de certains textes de l'Ecriture, en particulier de Saint Paul, est tout à fait compréhensible vu l'usage qui en a été fait à travers l'Histoire.

Elle relève aussi le côté féminin en Dieu, jusqu'à appeler Dieu "Déesse" pour réagir contre une masculinisation unilatérale de l'image de Dieu. Elle essaie un nouveau langage théologique.

J'apprécie ce qu'il y a de positif dans cet effort des théologiennes féministes et je laisse tomber les exagérations de tous genres.

La psychologie jungienne montre qu'un homme ou une femme n'atteignent leur maturité humaine que s'ils ont intégré la féminité dans leur personne avec la masculinité, et vice-versa. L'Eglise Corps du Christ atteindra sa pleine stature, mûre et adulte, seulement quand ses membres-hommes et ses membres-femmes auront des relations pleinement réciproques dans une subordination mutuelle et confiante. Ceci est mon opinion personnelle.

La théologie féministe réagit aussi à l'intellectualisme désintégrant de la théologie occidentale en valorisant l'expérience de foi de la femme dans son corps, son coeur et son esprit.

Au Moyen Age, des hommes, des moines, ne craignaient pas de se nommer "épouses" du Christ, de s'exhorter mutuellement à porter en eux le Christ comme une mère enceinte porte son enfant, de Le chérir, de Le soigner, afin qu'il puisse grandir. Ils avaient intégré leur féminité sans aucun dommage pour leur masculinité, chose encore très rare aujourd'hui.

De plus, les théologaines féministes sont très attentives au langage. Elles ne veulent par exemple plus d'un discours liturgique inclusif où le masculin est la norme. Si le prêtre s'adresse à l'assemblée en commençant par "Frères", suis-je appelée moi aussi ? Ou si on parle des "fils de Dieu", ne sommes-nous pas des filles de Dieu ?

5. Vous considérez-vous comme féministe ?

On me taquine quelquefois en me traitant de féministe. Je ne sais si je le suis. Mais je vis ma vie avec Dieu en femme et en étant heureuse de l'être. Ainsi je n'ai pas besoin d'être agressive. J'ai une expérience de vie différente de celle de l'homme. Même si elle n'est pas toujours accueillie et prise en compte, je l'affirme tranquillement, sûre de sa valeur pour le moins complémentaire, sinon plus totale que celle de l'homme.

6. Votre communauté est-elle aussi sensible que vous à ces problèmes ?

Vous savez, dans une communauté, les idées et les sentiments agissent souvent par osmose. Nous sommes en effet plusieurs à penser ainsi et à nous y intéresser, mais à des degrés différents.

7. Et le sacerdoce ?

Il me semble qu'avant de prendre des décisions quant à l'ordination sacerdotale de la femme, il faudrait revoir la question du pouvoir juridique dans l'Eglise.

Est-il vraiment nécessaire qu'il soit lié au sacerdoce ? Ne pourrait-il pas être confié à des laïcs, donc aussi à des femmes ?

Une fois dissociées ces deux choses, l'identité du ministère sacerdotal sera plus claire et plus pure. Et il sera plus facile de discerner si le service sacerdotal peut aussi être un ministère féminin.

Il y a des expériences qui font désirer ardemment l'ordination des femmes, par exemple, celles des communautés sans prêtre ou celles des assistantes pastorales dans les hôpitaux. Lorsqu'elles accueillent les confidences des malades, devenant souvent des confessions, et accompagnent des mourants, elles ne peuvent leur offrir le sacrement de réconciliation, mais doivent encore appeler un prêtre inconnu d'eux.

La question de l'ordination diaconale et sacerdotale de la femme est là. Elle doit rester ouverte. Seule une réflexion priante et libre de tout désir de puissance de part et d'autre pourra conduire à une réponse claire.

Partenaire à part entière

D'emblée, il ne semble pas inutile de préciser la difficulté qu'il y a à définir ou choisir un texte, ou un aspect particulier, dans ce sujet aussi controversé que mal connu qu'est la théologie féministe.

Mal connu : pour moi en tout cas ! Au fil de mes lectures, je découvrais une approche plutôt fermée, voire rétrograde, de la part de la hiérarchie catholique romaine. Mais il n'est pas dans mon propos de polémiquer sur cette attitude, ne serait-ce qu'en raison de mon appartenance à l'Eglise réformée.

C'est notamment à la suite d'échanges avec mon épouse que le point de vue des femmes m'a interrogé, d'où mon intérêt à l'aborder ici. Pour ce faire, voici tout d'abord un extrait significatif et très fort d'un texte de Josette Maufroy : "Emancipation de la femme : une théologie de la libération ou libération de la théologie."

"Perspective. L'émancipation de la femme ne se donne pas pour but de la rendre identique à l'homme mais à être pleinement elle-même et reconnue dans son originalité. (...) La philosophie du combat pour l'avènement de la justice ne vise pas à libérer une catégorie d'êtres contre d'autres mais de libérer opprimés et oppresseurs de la domination ou des rôles où ils sont enfermés afin de délivrer ce que nous avons scellé, de susciter la vie."

Pour moi, ce texte est très parlant. En effet, de 1985 à 1987, j'ai participé au Séminaire de culture théologique organisé par le Centre de Sornetan. A cette occasion, j'ai pu apprécier la qualité et la richesse des échanges entre hommes et femmes, catholiques et protestants. Ces rencontres m'ont également permis de mieux comprendre la sensibilité et la manière d'exprimer les choses de la part des participantes. Et c'est ici que le texte cité plus haut prend toute sa valeur : il fait appel à une réalité vécue.

Ayant eu la chance et le plaisir de vivre harmonieusement dans ce groupe, il m'est particulièrement difficile de concevoir qu'au sein de l'Eglise, les femmes ne puissent partager non seulement les services mais aussi le pouvoir avec les hommes. L'Eglise ne perd-elle pas ainsi des richesses humaines et des forces précieuses ? Il serait temps de voir dans les femmes des partenaires à part entière.

Il me faut maintenant développer plus avant quelques aspects évoqués ci-dessus. Et, en premier lieu, revenir sur cette notion d'assumer et de partager le pouvoir. Dans les faits, celui-ci est essentiellement aux mains des hommes, alors que les femmes assurent pour leur part une bonne partie des services. Je pense ici, pour être concret, aux monitrices du culte de l'enfance, à l'aide fournie lors d'une vente de paroisse, etc. Tout naturellement, nous en arrivons à remettre en cause cet ordre établi, puisque nous prenons conscience du fait que les femmes aussi sont porteuses de valeurs dans d'autres domaines que ceux qui leur sont traditionnellement assignés. Il suffit de citer la Journée mondiale de prière et d'offrande, pour ne prendre que cet exemple, ainsi que l'influence bénéfique insufflée par les femmes sur la manière d'envisager les problématiques de la paix et du désarmement. Au niveau local également, leur engagement est un apport précieux pour la vie de la communauté.

En conclusion, face à la désertion croissante des lieux de culte et à l'égoïsme généralisé, nous nous devons de favoriser en priorité la collaboration et une véritable cogestion entre partenaires féminins et masculins. La mission s'annonce suffisamment vaste et ingrate pour ne pas la rendre plus difficile encore par des obstacles sexistes dépassés. Laissons-nous donc éclairer par l'enseignement du Christ, dont la vie, la mort et la résurrection ont été accompagnées par des femmes.

Jean-Jacques Giauque,
membre de l'Eglise protestante.



Jacqueline Roy,
Agenda du Remue-ménage.
FHE 18/1981

« Il est sécurisant pour les hommes de personnaliser Dieu comme un des leurs.
Il risque d'être de leur bord... » — *L'autre Parole*, groupe de Sherbrooke.

L'Eglise catholique et la place de la femme.

Un intérêt de principe.

Betty Friedan, qui n'était pas particulièrement religieuse, répondait à la question "Quel est le plus grand changement apporté par le mouvement féministe?", par la phrase suivante : "Vous ne le croirez pas... il est théologique!" (1). Ceci dit, on peut se demander comment l'Eglise a reçu la question féminine. L'Archevêque de Chicago, Joseph Bernardin, reconnaissait, en 1983, que c'était "la question la plus sérieuse que nous avons à régler" (2). En 1963, "Pacem in terris" reconnaissait les droits de la femme (3) et "Gaudium et spes" stigmatise toute discrimination basée sur le sexe (4). D'autre part, répondant à l'invitation de Helvi Sipila, secrétaire générale de l'année de la femme, Paul VI, lui-même, affirme que "l'Eglise est partie prenante, à la fois, dans la société civile et dans l'Eglise" (5). Dès lors, la question se pose : jusqu'où cette participation peut-elle aller ?

... car les ministères sont variés.

Le ministère de la femme dans l'Eglise catholique n'a cessé d'être posé à partir de Vatican II, par son décret sur l'apostolat des laïcs (6) : "il est très important que la femme grandisse en participation dans les différents secteurs de l'apostolat de l'Eglise".

On entend par "ministère", un service. Comme tel, le service est reçu du Christ-Tête de l'Eglise. On comprend donc, que la Foi, puisqu'elle nous est donnée, comporte pour chaque baptisé un service à partager dans la communauté de Foi. C'est ce que les théologiens appellent le *ministère des baptisés*. Nous verrons plus loin que ces services sont variés. Ces services demandent, pour l'unité de l'Eglise, qu'ils soient authentifiés et coordonnés par une instance spécifiquement différente : il s'agit du *ministère ordonné*. Ce dernier agit "in persona Christi", c'est-à-dire "en personne du Christ-Tête de l'Eglise". L'Eglise catholique reconnaît comme ministère ordonné le *ministère sacerdotal des évêques* et, en participation avec les évêques, le *ministère des prêtres et des diacres*.

Une femme peut-elle être ordonnée prêtre ?

En 1967, le 3e congrès de l'apostolat des laïcs, demandait "une étude sérieuse" du sujet. Les synodes nationaux de Hollande (en 1969), de Suisse et d'Autriche (en 1974) postulaient la possibilité pour des femmes de l'ordination sacerdotale, avec l'appui théologique de maîtres allemands, suisses et strasbourgeois notamment (7).

Paul VI, en 1970, (8) et la Congrégation de la Foi (9) s'exprimèrent contre, par le célèbre décret "Inter insigniores". David Stanley, à cette occasion, démissionnera de la Commission biblique, estimant que le texte de la Congrégation ne tenait pas assez compte des travaux des bibliques et, en solidarité avec leur théologien, les Etats-Unis s'organisent en opposition au texte du Saint Office (10).

Mais pourquoi cette attitude négative ?

Les arguments touchent à une pluridisciplinarité théologique. En touchant au ministère sacerdotal et à ses modalités, on touche à la conception de l'Eglise, à l'aspect trinitaire qui est au cœur de l'Eglise. Agissant "in persona Christi", le prêtre s'engage comme le Christ à l'égard de l'Eglise-épouse. Deborah Belonick (11) qui connaît bien les théologies féministes américaines le pressent, elle, qui va jusqu'à contester le mystère trinitaire comme modèle patriarcal aliénant la position de la femme. ("Et si Dieu était Mère ?").

Ce n'est pas dans ce rapport "Christ-Eglise" ou "Personna Christi-Eglise" que le théologien doit chercher la place de la femme, mais bien plutôt dans le rapport "Eglise-Temple du Saint-Esprit", où la femme, à l'image de Marie, est habitée par la créativité de Dieu.

D'autres arguments se prennent du fait qu'il est erronné d'envisager le sacerdoce comme un pouvoir, même si le concile de Trente (session 23) en a parlé comme tel, en réaction à la Réforme, qui n'admet pas le *sacerdoce ministériel ordonné* (12). C'est un service qui, en soi, ne présente aucune supériorité et qui appartient en plénitude à l'épiscopat.

Enfin, le ministère sacerdotal n'est pas un droit de la personne. S'il en était ainsi tous les hommes pourraient y prétendre. On sait qu'il y a des conditions restrictives. Parlons donc, plus volontiers, d'un Don spirituel (13). Vergote, pour sa part, a montré que le sacerdoce est masculin parce qu'il médiatise la relation de Dieu le Père (14).

Les arguments "symboliques"

Jeanine Hourcade pense que le prêtre doit être en consonnance avec Celui qu'il représente. Le Christ étant homme, il convient, selon elle, que le prêtre soit masculin (15). A l'inverse, les trois auteurs de "Si on ordonnait des femmes" (Le Centurion, 1982, p. 53), se demandent si cette opinion ne réduit pas la symbolique à une simple image. Didier et Wackenheim font du ministère "le sacrement du Christ" et affirment que le signe littéral détermine le sens symbolique : ainsi la représentation du Christ s'accommode mieux d'un ministre homme (16).

Les arguments scripturaires

Jean-Marie Aubert (17) oppose à ces arguments une opinion plus proche des thèses féministes. Il fait l'exégèse de Ga 3, 28 : "En Christ il n'y a plus ni homme, ni femme". Il faudrait, à son avis, comprendre la fonction masculine de "Tête" dans un sens purement analogique. D'autres auteurs pensent que le Nouveau Testament, en prenant la relève du monde juif, où la femme se trouve exclue du culte public, n'a pas appelé de femmes-apôtres parce qu'il serait allé contre les moeurs de son temps. On peut facilement objecter à ces derniers que le Christ n'a jamais craincé de heurter les moeurs de son temps et ce d'autant plus que les moeurs païennes environnantes connaissaient le sacerdoce féminin.

Les Evangiles, il est vrai, laissent aux femmes un rôle de témoins privilégiés de la Mort et de la Résurrection du Christ. Une place nouvelle est donnée aux femmes, en qualité d'authentiques disciples : elles sont prioritaires dans la Foi, à l'image de la Vierge-Mère de la Vie (de la Virginité féconde). Sans qu'elle soit investie du sacerdoce, Marie le dépasse en étant Mère de l'Eglise.

De Saint Paul, on connaît plus les positions qualifiées de misogynes (18) : "se taire", "ne pas enseigner", "rester voilée", "soumise"; on oublie les positions féministes : il s'assure très largement la collaboration de femmes dans l'accueil des premières communautés (19), il loue "celles qui ont durement travaillé pour l'Evangile" (20), il accorde à la femme le don de "prophétiser" (21).

Les arguments patristiques

Tous les Pères de l'Eglise écartent la possibilité pour les femmes d'accéder au sacerdoce. Yves Congar, pourtant favorable au diaconat féminin, constate que le fait de l'ordination des femmes n'a jamais existé (22). Louis Ligier en donne peut-être une explication : les sectes gnostiques, montanistes et collyridiennes les admettaient : il fallait donc que l'Eglise officielle s'en démarquât !(23).

Ce que nous apporte l'œcuménisme

Les orthodoxes abordent le sujet d'une manière assez semblable à celle de l'Eglise catholique; mais ils ajoutent un correctif de taille : le prêtre peut se marier et la femme du prêtre trouve une manière reconnue d'exprimer sa personnalité religieuse. D'autre part, la femme peut être mère spirituelle ("starets") sans être liée au sacerdoce.

Les Eglises réformées reconnaissant exclusivement le *sacerdoce des baptisés* ne formulent aucune objection à ce qu'une femme accède au pastoraat; encore faut-il ajouter que la mise en place culturelle de femmes-pasteurs a été difficile. Chez les luthériens et chez les anglicans, il n'y a pas d'attitude uniforme.



Le pape défend l'exclusivité masculine du ministère sur base de la "ressemblance naturelle" avec le Christ.

Le noeud du problème

Théologiquement parlant, le *sacerdoce féminin* ordonné ne semble ni fondé dans l'Ecriture, ni dans la Tradition. Or, l'Eglise catholique reconnaît ces deux sources, comme garantes de la Révélation. Par contre, le mariage d'une femme à un prêtre est attesté tant dans l'Evangile (guérison de la belle-mère de Pierre) que dans la Tradition (jusqu'au 7e siècle) et dans l'Eglise orientale. Mais l'Eglise occidentale, pour des raisons disciplinaires, n'a pas conservé cette possibilité. Il demeure néanmoins pour la femme, une fonction de *partenariat laïque* au sacerdoce. Ce partenariat suppose une bonne qualité relationnelle et l'acquisition de compétences théologiques. Le nouveau droit de l'Eglise (c. 229,811) ouvre d'ailleurs les portes des facultés théologiques aux femmes, tant pour l'étude que pour l'enseignement.

Les ministères féminins reconnus par le nouveau code de droit ecclésiastique.

Tellement évidente, la *vocation de nature* de la femme est d'être épouse et mère. Encore, sur ce point, pourrions-nous souhaiter une évaluation plus positive de la morale sexuelle et conjugale. Dans un autre ordre et survivant à toutes les vicissitudes de l'Histoire, la *vie consacrée* (c. 573) est un ministère-témoin des conseils évangéliques. Le *diaconat féminin* (24) semble fondé du point de vue doctrinal, mais Martimort et Gryson pensent que l'institution antique est si ambiguë, que sa restauration se ferait dans l'équivoque (25). Les ministères qui peuvent être mandatés à une femme touchent aussi au *gouvernement de l'église locale* : "coopérer au gouvernement" (c. 129); "expert", "conseiller" (c. 228); "conseil pastoral" (c. 512); "membre synodal" (c. 463, 443); "chancelier", "notaire", "archiviste" (c. 470). Les *tribunaux ecclésiastiques* offrent aussi à la femme quelques possibilités : "informateur" (c. 1428), (c. 1528); "assesseur", "auditeur" (c. 1424); "promoteur de justice", "défenseur de lien", "avocat" (c. 1435); "membre du collège des juges" (c. 1421). Enfin, les *tâches liturgiques* et *catéchetiques* sont les plus connues et les plus nombreuses (26).

Aller de l'avant.

Pierre Teilhard de Chardin, qui a écrit un magnifique ouvrage sur "l'Eternel Féminin" (27) écrit : "Le monde ne se convertira aux espérances célestes du christianisme que si, préalablement, le christianisme se convertit, pour les purifier et les diviniser, aux espérances de la terre". Tout mûrit très lentement ici-bas ! Mais "Inter insigniores" a raison de citer la phrase-clé pour comprendre le ministère : "Les plus grands dans le Royaume de Dieu ne sont pas les ministres, mais les saints" !

Abbé Pierre Salvadé

- (1) Betty Friedan, *la Femme mystifiée*, Denoël-Gonthier, Paris, 1964.
- (2) Après une manifestation qui rassemblait 1200 femmes réclamant des responsabilités.
- (3) Jean XXIII, "Pacem in terris", 11 avril 1963, No 41.
- (4) Vat. II, "Gaudium et spes", 7 septembre 1965, No 29, par. 2.
- (5) Paul VI, Lettre à Helvi Sipila, 6 novembre 1974.
- (6) Vat. II, Apostolat des laïcs, 18 novembre 1965, "Apostolicam actuositatem".
- (7) Karl Rahner, Hans Küng, Bernard Häring, Klostermann, Metz et Aubert, Danielou.
- (8) Déclaration du 27 septembre 1970.
- (9) Inter insigniores - 15 octobre 1976.
- (10) "Womens ordination Conference", 10 novembre 1978.
- (11) Deborah Belonick, citée par Jeanine Hourcade, op. cit. p. 153.
- (12) "Ministère sacerdotal", Cerf, 1971, p. 17; Vat. II, PO, No 2.
- (13) vide "Inter Insigniores".
- (14) Vergote, in Rev. Theol. de Louvain 3, 1972, p. 200-204.
- (15) Jeanine Hourcade, *La Femme dans l'Eglise*, Tequi, 1986, p. 117.
- (16) Esquisse d'une théologie des ministères. Revue des sc. religieuses, No 1, janvier 1973, p. 21.
- (17) Jean-Marie Aubert, *La Femme, antiféminisme et christianisme*, Cerf, 1975, p. 214-238.
- (18) 1 Co, 14, 34-35; 1 Tim 2, 12; 1 Co 11, 10; 1 Co 11, 3.
- (19) Apphia (Phm 2); Nympha (Col 4,15); Prisca (1 Co 16, 9); Phoebé (Rm 16, 1-2); Evodie et Syntyché (Ph 4, 2-3).
- (20) Lydie (ac 16, 14-15; Rm 16, 6, 12).
- (21) 1 Co 11, 2, 16; Ac 2, 17-18; Ac 21, 9.
- (22) Yves Congar, *Symbolisme chrétien et ordination des femmes*, in *Effort diaconal*, No 37-38, sept. 1974, mars 1975, p. 11.

(23) Louis Ligier, *La question du sacerdoce des femmes dans l'Eglise*, in Doc. cath. No 1742, 21 mai 1978, p. 481.

(24) Etudié par Bouyer, *Mystère et ministère de la femme*, Aubier Montaigne, 1976, p. 78; Congar Y. op. cit.; Geneviève Honoré-Laine, *La femme et le mystère de l'Alliance*, Cerf, 1985, p. 80-81.

(25) R. Gryson, *Le ministère des femmes dans l'Eglise ancienne*, Duculot, 1972; A.G. Martimort, *Les Diaconesses, essai historique*, CLV, Ed. Liturgiche, Roma, 1982.

(26) C. 230, 512, 776, 910, 943, 861, 930, 1168, 1111, 1116.

(27) Henri de Lubac, *L'Eternel Féminin*, étude sur un texte du père Teilhard de Chardin, Aubier Montaigne, 1968.

Théologie féministe

J'ai découvert progressivement, que j'étais une femme dans l'Eglise et, parallèlement, j'ai appris que ma théologie ne pouvait qu'être féministe.

Petite fille, je jouais au cow-boy et on me disait : "Ce n'est que pour les garçons !" Plus tard, je jouais au pasteur et on me disait : "Ce n'est que pour les garçons !" Pourtant, je ne connaissais ni pasteur, ni cow-boy dans mon entourage : c'étaient des figures de livres.

Plus grande, je savais que je voulais devenir pasteur, que je voulais étudier la théologie. Seule une tante catholique me disait : "Ce n'est que pour les garçons !" Chez les Réformés, on avait déjà entendu parler de femmes qui font la théologie.

Et j'en ferai, passionnément, ce qui m'aidera à ne pas tomber sous le jugement des professeurs, plus sévères à l'égard des étudiantes qu'à l'égard des étudiants. Je vais en faire avec ma tête, mais aussi avec toute ma personne et là, de temps en temps, je me heurte à des habitudes bien ancrées.

Je suis consacrée sans la présence de ma famille, car ma mère n'a pas le temps et mon fiancé y est opposé. Je sens, pour la première fois, que je suis sur un chemin qui ne va pas de soi et où je peux être solitaire.

Je suis jeune femme, mariée, avec deux petites filles, lorsque dans l'Eglise réformée s'ouvrent les votations pour décider si les femmes peuvent devenir pasteur dans une paroisse, pleinement, sans être l'auxiliaire d'un homme. C'est le combat : des collègues masculins se jettent corps et âme dans la bataille pour éviter la chute de l'Eglise. Là, pour la première fois, je prends réellement conscience d'être une femme-théologienne, une fille d'Eve qui porte le péché du monde, une femme que le Saint-Esprit ne peut pas appeler à enseigner, à consoler, à prêcher, à écouter, à accompagner et encore moins à conduire et à présider (la sainte cène).

Pour moi, c'est clair : ou bien c'est le Saint-Esprit qui s'est trompé, ou alors, ce sont mes collègues masculins. Le choix est vite fait et je commence à apprendre, à faire de la théologie féministe, celle qui sait que le Saint-Esprit ne se trompe pas quand il parle à une femme, celle qui sait que Dieu a créé l'homme et la femme à son image et qu'alors - quelle découverte ! - il/elle doit aussi être féminin-e.

Dorothée Sölle, la célèbre théologienne allemande, raconte dans un article : *Les astronautes russes revenant du premier voyage dans le cosmos, s'entendent poser la question suivante : "Avez-vous vu Dieu ?" Non, non, ils ne veulent pas en parler. Un journaliste insiste et finalement, les astronautes lui répondent : "Mais il ne faut le dire à personne : Dieu existe, elle est notre."* Ceci tend à signifier que la théologie ordinaire occidentale, est, en général, raciste et sexiste; elle pense "blanc" et "masculin".



C. Boost (Trouw, Amsterdam)

J'ai eu cette chance dans ma vie de théologienne d'apprendre à connaître les Eglises du tiers monde, des chrétiens d'autres couleurs et d'autres cultures et de découvrir, chez eux, la recherche de la théologie de la libération. Cette théologie, qui est multiple et diverse, fait toujours la même découverte : le Saint-Esprit s'adresse à l'être humain pour qu'il/elle devienne entier/entière, libre, responsable, capable de penser, de dire, de s'exprimer lui/elle-même.



FHE / 19-1984

Je découvre, alors, avec émerveillement que ma théologie féministe est une des théologies de la libération. Je recommence donc à apprendre et à faire de la théologie passionnément, mais autrement : en prenant au sérieux le contexte de vie, la personne, la souffrance, l'oppression; en combattant la domination, la mise sous tutelle, l'injustice; en permettant l'expression des expériences et découvertes de vie et de foi.

Cela signifie qu'il me faut changer et devenir attentive, m'ouvrir et prendre des risques. Le culte doit s'ouvrir à l'information sur la vie humaine. La langue, qui peut véhiculer l'oppression, doit changer également : je ne peux plus dire "chers frères", et prétendre que les "sœurs" sont naturellement incluses. La théologie des pauvres me remet en question, mais elle me libère. Dire "c'est ainsi" est tellement plus rassurant et plus simple. Découvrir ensemble ce que veut dire la parole biblique en écoutant les autres est déroutant mais encourageant aussi.

Dire : "Dieu te bénisse et te garde, qu'elle fasse resplendir sa face sur toi et qu'elle te donne la paix", cela peut choquer, mais c'est peut-être la première fois qu'une femme, dans le culte, se sentira à l'image de Dieu.

La théologie féministe est la théologie que fait une femme, mais aussi celle qui dévoile les déviations de la théologie ordinaire, déviations qui ont été utilisées pour opprimer les femmes, pour les culpabiliser et les faire taire. La théologie féministe est dans la même situation que les autres théologies de la libération : ceux qui ont le pouvoir la combattent et celles qui ont été éduquées pour obéir au pouvoir ne peuvent plus relever la tête... leur dos est courbé.

Jésus a guéri la femme courbée et, libérée, celle-ci s'est réjouie.

Vreni Biber,
théologienne protestante

* * * * *

Confiance aux femmes

Réponse de la page 1:

C'est Thérèse d'Avila, Docteure de l'Eglise, qui a écrit ce texte dans "Le chemin de la perfection". Nous avons fêté en 1982, le 400^e anniversaire de sa mort !